

À rebrousse-poil

Alain Vézina

Number 179, July–August 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/49636ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Vézina, A. (1995). Review of [À rebrousse-poil]. *Séquences*, (179), 52–53.

THÉMATIQUE VHS

À rebrousse-poil

Histoire de se marrer (c'est l'été) et de vous prouver que **Congo** n'est pas le premier *mauvais* film de singes de l'histoire du cinéma, nous vous proposons un tour d'horizon des simiens les plus moches et les plus mal fichus du cinéma. Il faut en effet mentionner que la gent en question n'a pas eu que d'heureuses fortunes devant la caméra et qu'elle s'est vue plus souvent qu'autrement représentée par des congénères jetant l'opprobre sur l'espèce. Alors, si vous en avez marre de vous louer des chefs-d'œuvre...

armature télémétrique sur le bras. Lorsqu'Amy s'exprime, un petit ordinateur décode les mouvements et vocalise sa pensée. Ainsi, la technologie de la réalité virtuelle se met au service de la communication entre les espèces.

Cette idée s'avère à la fois la meilleure et la pire du film, une dualité symptomatique de l'œuvre entière. D'une part, elle rend accessible le langage par signes en offrant une traduction simultanée du symbole visuel en paroles, ce qui permet d'extérioriser la conscience individuelle de l'animal. À travers Amy, c'est tout le débat sur les animaux supérieurs qui refait surface: les primates, les dauphins, les baleines sont-ils conscients de leur existence? Cela pose un troublant problème d'éthique et de morale. Mais d'autre part, la voix électronique associée à Amy infantilise et anthropomorphise à outrance la gorille. Elle se comporte comme une enfant gâtée, délaissant les traits caractéristiques de sa race.

Ceux qui ont lu le roman de Michael Crichton (*Jurassic Park*, *Rising Sun*, *The Andromeda Strain*) ne pourront qu'être déçus du comportement d'Amy. Même si cette idée de bras traducteur n'est pas dans le roman, elle constituait un bon équivalent visuel qui aurait pu permettre de mieux saisir les nuances de la personnalité d'Amy. Mais ce concept de la communication entre les espèces, si crucial dans le roman, a été finalement évacué après un début prometteur (on blague d'ailleurs sur le sujet en faisant allusion au **Docteur Doolittle!**). De la même façon, l'autre aspect primordial du roman, soit la véritable guerre capitaliste que se livrent deux corporations pour atteindre une mine de diamants au Congo (aujourd'hui le Zaïre), se voit complètement rejeté du film. Une question se pose alors: pourquoi adapter à l'écran un roman dont on a extirpé l'essence et le fondement?

Dans ces conditions, il ne reste plus de l'original que les éléments narratifs propres à tout bon film d'aventures commercial, une entreprise simplement divertissante qui nous amuse là où elle aurait dû troubler et intriguer. On ne peut s'empêcher de penser (gadgets technologiques en prime) à **King Solomon's Mines**, à **The Jungle Book**, à la première partie de **King Kong** (la scène ratée avec l'hippopotame), aux premiers **Tarzan**, aux films de jungle de Fritz Lang. Et à **Raiders of the Lost Ark**, ce qui n'est pas étonnant puisque Frank Marshall, le réalisateur de **Congo**, a servi de producteur exécutif sur les trois **Indiana Jones**. On retrouve aussi par moments l'humour d'**Arachnophobia**, le premier film de Marshall. Quant aux féroces gorilles-tueurs et tout gris de la fin, ils sont à peine découverts qu'ils sont aussi rapidement éliminés. Bref, un produit vide mais divertissant comme seuls les Américains peuvent en faire.

André Caron

Commençons par le plus populaire des anthropoïdes: **King Kong**. En 1963, histoire de changer d'air et de célébrer ses trente ans, celui-ci décide de faire un saut au Japon et de se battre contre **Godzilla**. Rarement le décalage horaire et la nourriture nipponne auront eu de tels effets sur la mine de quelqu'un (à l'exception de George Bush lors de sa visite à l'hiver 1992); l'allure de Kong n'inspire rien qui vaille. En fait, il ressemble à un type se rendant à un party d'Halloween avec un costume de gorille acheté chez K-Mart. Chemin faisant, il rencontre un autre type qui, lui, fait le drôle sous un costume de dinosaure surmonté d'une crête. Les deux types se mettent à se taper dessus, font joujou avec des maquettes et finalement le type en costume de gorille donne une raclée à celui déguisé en dinosaure. Inoshiro Honda réalise ce **King Kong vs Godzilla** qui constitue par ailleurs la troisième aventure du gros lézard nippon.

Les gorilles de la taille d'un immeuble ont très souvent eu la vie dure au pays du soleil levant. En 1966, Honda signe **War of the Gargantuas**, dans lequel deux singes géants se donnent des baffes. L'un d'entre eux est vert, amphibie et bouffé à l'occasion des êtres humains (pas étonnant qu'il soit vert, avec

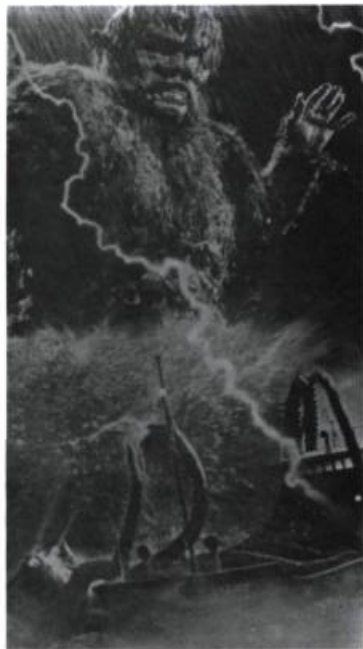
un régime pareil!). L'autre est brun et aime bien les Japonais. L'ennui, c'est lorsque deux singes géants se battent en plein centre-ville et que l'un d'eux vous tombe dessus, qu'il soit gentil ou méchant ne fait aucune différence: ça fait mal! Il faut cependant noter l'admirable scène d'ouverture où le singe vert (Gailah pour les intimes) combat une pieuvre géante, sans oublier bien sûr un peu plus loin l'image classique d'une jeune femme délicatement blottie dans la main géante de l'un des singes (le brun, par chance pour elle).

Lorsqu'on a une tête à ce point déshonorante pour son groupe d'appartenance, deux solutions s'offrent à vous: une chirurgie plastique ou un casque de scaphandre sur la tête. Phil Tucker opte pour le second choix dans son **Robot Monster** (1953). «Mais il ne s'agit pas d'un gorille ordinaire», direz-vous, «mais d'un Ro-Man, une sorte de gorille extra-terrestre... Ah bon. Il fallait tout de même faire la nuance. Quoi qu'il en soit, notre gorille spatial persécute une pauvre famille (dont les membres sont immunisés par un sérum contre le rayon de la mort du Ro-Man) dans un monde post apocalyptique, où les hommes n'ont pas survécu aux armes meurtrières des envahisseurs (bien fait pour eux, ils n'avaient qu'à prendre le sérum). En dépit de son apparence idiote, Ro-Man appartient à un peuple à la technologie très avancée; ils ont quand même inventé un émetteur radio qui fait des bulles de savon! Ajoutons à l'intrigue implexe du film des effets très «spéciaux» (la main d'un technicien tenant une fusée en plein vol) et une tension dramatique constante (le spectateur se demande s'il va pouvoir supporter ce truc jusqu'à la fin). Mise en garde: regarder ce film deux fois consécutives peut occasionner des troubles psychologiques irréversibles.

Le légendaire yéti occupe une place privilégiée dans notre panthéon des singes ringards. Dans **Night of the Howling Beast** (1975) de l'Espagnol Paul Naschy, il affronte non pas un chasseur sans scrupules, ni même Lee Majors, mais un loup-garou! Un



King Kong vs Godzilla



War of the Gargantuas

type se sentant de mauvais poil les soirs de pleine lune se rend au Tibet cueillir une plante pouvant le guérir de sa malédiction. Bien sûr il rencontre le maître des lieux, l'abominable homme des neiges (si jamais vous le croisez dites plutôt «yéti»: c'est plus poli); il s'ensuit une lutte unique dans les annales du septième art (par chance qu'elle soit unique!).

Yéti, le géant d'un autre monde (1978) de l'italien Frank Kramer (bien sûr que c'est un pseudonyme) met en scène un yéti que des savants trouvent congelé dans un iceberg. Comment le décongeler? Facile: on l'arrose d'eau chaude! Mentionnons qu'il s'agit d'un yéti géant et que par conséquent il fait plus de casse. King Kong revu et corrigé par les Italiens (enfin disons, que «corrigé» est un bien grand mot...).

En 1943, Bela Lugosi se prend pour un singe



The Bride and the Beast

dans **The Ape Man**, de William Beaudine. Un savant s'injecte des hormones de singe et se transforme en un être mi-homme, mi-singe (on ne peut pas dire que le titre n'est pas descriptif). Lugosi partage de nouveau la vedette avec un singe en 1958 dans le loufoque **Bela Lugosi Meets a Brooklyn Gorilla**.

Décidément, l'humanité a maille à partir avec les singes extra-terrestres, comme en témoignent ces récidivistes belliqueux que l'on retrouve dans **Godzilla vs MechaGodzilla** (1975). Futés comme c'est pas possible, ceux-ci prennent une apparence humaine. Pour découvrir leur véritable aspect, il suffit de les mettre en rogne ou de les tuer. Simple comme bonjour. Et Godzilla là-dedans? Avec son copain King Seeser (un genre de singe géant avec des oreilles de lapin) il passe à tabac un dinosaure métallique conçu et contrôlé par nos petits singes verts.

Terminons notre bref survol avec ce petit bijou de nullité qu'est **The Bride and the Beast**, commis par Adrian Weiss d'après un scénario de... Edward D. Wood Jr. En bref, c'est l'histoire d'un type que sa femme plaque pour un gorille. Après une séance d'hypnose, celle-ci se rend compte qu'elle était une madame gorille au pelage blanc dans une vie antérieure. Son mari refuse de croire à tout cela et, malgré les recommandations du médecin, ne renonce pas au voyage de noces dont la destination prévue est... l'Afrique (il y a vraiment des gens qui courent après...). Une fois là-bas, la jeune épouse se laisse conter fleurette par le premier gorille venu, et même si son mari tente de la raisonner avec une droite sur la mâchoire, notre héroïne décide de se laisser emporter par le primate de son cœur. Elle épouse ainsi le cours de sa destinée et renoue avec ses origines (c'est pas beau ça? Sniff...) Fort heureusement le médecin reconforte le mari en lui faisant remarquer que nous avons tous une part d'animalité en nous (Darwin apprécierait).

Bien sûr, les fans de séries Z connaissent un tas d'autres primates à l'allure douteuse se spécialisant dans le kidnapping de jeunes vierges effarouchées. Toutefois, notre souci était surtout de vous présenter ici quelques titres disponibles en vidéo, ne serait-ce que pour démontrer que certaines lois de la zoologie sont parfois mises à rude épreuve.

Alain Vézina

Films disponibles en cassette-vidéo:

- 1943 **The Ape Man**
- 1953 **Robot Monster**
- 1957 **The Bride and the Beast**
- 1958 **Bela Lugosi Meets a Brooklyn Gorilla**
- 1963 **King Kong vs Godzilla**
- 1966 **War of the Gargantuas**
- 1975 **Night of the Howling Beast**
- 1975 **Godzilla vs MechaGodzilla**
- 1978 **Yéti, le géant d'un autre monde**

1957



APARAJITO

En 1956, l'Inde passa avec 300 films au deuxième rang de la production mondiale après les États-Unis. L'indépendance avait contribué à développer une école et une industrie florissantes. Des œuvres remarquables commençaient à sortir des studios indiens ainsi qu'un nombre croissant (et énorme) de gigantesques films commerciaux. Après dix ans d'éclipse, le cinéma bengali revint au premier rang des cinémas indiens avec la célèbre Trilogie d'Apu. Satyajit Ray était devenu scénariste et réalisateur en 1952. Deux ans plus tard, il commençait avec **Pather Panchali (La Complainte du sentier)** l'adaptation du long roman de B. Bannerjee (considéré là-bas comme un équivalent de *Jean-Christophe* de Romain Rolland). Grâce à son langage simple et authentique, à la fois universel et profondément indien, Satyajit Ray fut reconnu comme un grand cinéaste. L'histoire du jeune Apu, membre d'une famille pauvre, se poursuit avec **Aparajito (L'Invaincu)**. Dans ce deuxième volet, Ray traite d'une façon plus directe la complexe relation entre la mère et le fils, rendant encore plus importante la place prise par ce dernier dans la trilogie qui s'acheva en 1959 avec **Le Monde d'Apu**. Le Grand Prix remporté par **Aparajito** au Festival de Venise confirma qu'un très grand cinéaste était né et acheva de placer le cinéma indien au premier rang.

et aussi: **Paths of Glory** (Stanley Kubrick), **Twelve Angry Men** (Sidney Lumet), **Les Fraises sauvages** (Ingmar Bergman), **La Maison de l'ange** (Leopoldo Torre-Nilsson), **Ascenseur pour l'échafaud** (Louis Malle), **Le Cri** (Michelangelo Antonioni), **Kanal** (Andrzej Wajda), **Time Without Pity** (Joseph Losey), **Gunfight at the O.K. Corral** (John Sturges), **Quand passent les cigognes** (Mikhail Kalatozov), **The Left-Handed Gun** (Arthur Penn), **Jailhouse Rock** (Richard Thorpe).

